

T'es qui toi ? – La construction de nos identités et le récit biblique

Atelier Irrésistible, 22 janvier 2022, Neal Blough

Nous sommes en train de présenter la Bible, l'Évangile de Jésus-Christ comme un « grand récit », un récit, ancré dans l'histoire, un récit à raconter et à vivre. Ce que je souhaite communiquer, c'est le fait nos identités se comprennent plus facilement lorsque nous les mettons en lien avec la notion du « récit ».

On désigne souvent René Descartes comme l'un des fondateurs de l'époque qu'on appelle « modernité ». **PP** « Je pense, donc je suis ». Mal comprise, cette phrase conduit à un individualisme total. Je suis un individu libre, je crée mon identité, je fais ce que je veux, je suis maître de mon destin, tout est possible. Je trouve une version extrême chez le philosophe Jean-Paul Sartre qui disait que « l'existence précède l'essence ». **PP** C'est-à-dire que je viens dans ce monde et ne suis déterminé ni conditionné par grand-chose. Je peux, à partir de mon existence individuelle, créer mon « essence », c'est-à-dire mon identité, ce que je suis, ce que je veux être. Rien ne m'est imposé, même mon corps ne détermine pas qui je suis. La réalisation de soi est une valeur clé de notre époque.

Me réaliser, oui, mais qui suis-je ? Qui es-tu ? Dans quelle mesure suis-je totalement libre de créer mon identité, d'être qui je veux ? En disant que notre identité, mon identité, se comprend comme un récit, je veux simplement dire qu'une bonne partie de notre identité nous précède, nous est donnée. **PP** En naissant, et en grandissant, nous entrons dans une histoire, nous recevons des éléments d'identité que nous n'avons pas choisis et qui sont difficilement modifiables.

...Où étions-nous quand nos parents nous ont conçus ? Nous n'étions nulle part, nous n'étions pas du tout. Nous n'avons pris aucune décision à ce sujet. On ne nous a pas consultés. Je n'ai pas choisi mes parents, ni mon lieu de naissance.

Et puis, bien d'autres choses nous précède, ce que le théologien anglais James Alison appelle « l'autre social ». Tout ce qui est autre que moi, les parents, les voisins, les autres personnes, la langue, la culture, l'histoire qu'on nous enseigne, le pays où nous vivons, sa géographie, son climat, la nourriture, l'air que nous respirons,

Ayant changé de continent et ayant appris une deuxième langue, je suis devenu sensible à la question linguistique et de son importance pour la construction de nos identités.

Nous nous trouvons « insérés » dans une langue. La langue existe avant nous. On a parlé anglais ou français pendant des siècles avant notre naissance et le moment où nous avons commencé à bredouiller.

PP Si je suis capable de penser, c'est grâce à la langue, aux mots, aux concepts et aux images que j'ai appris. Tout cela me précède, les mots que je vous dis, je ne les ai pas inventés, vous non plus, ils sont communs à nos identités, et nous précèdent tous, nous ont été transmis. Et qui dit langue, dit aussi culture. En changeant de langue, en apprenant le français, j'ai rapidement compris que derrière les mots, il y a

une culture, une histoire, des histoires, des références avec lesquelles je n'ai pas grandi, qui ne m'ont pas été transmises, qui ne faisaient pas partie de mon identité.

Ma mère, mon père m'ont parlé avant que je ne parle. J'ai appris par imitation, sans en être conscient. Etant maintenant grand-père, j'ai observé de près mes petits-enfants apprendre à parler. Ce n'était pas par des livres ou des cours, mais à la maison, par l'écoute, par l'imitation de sons, de mots, de gestes. On absorbe une langue et tout ce qui est derrière. On est « inséré » dans une langue sans demander.

Le moi se met en place parce qu'il y a des autres qui me regardent, qui me parlent, qui m'enseignent. Le « moi » n'est pas possible sans le « nous ». Ce n'est pas « je pense donc je suis ». T'es qui toi ? **PP** T'es un individu rendu possible par les autres, tu n'existes pas sans le « nous » qui t'entoure. Quelqu'un d'autre t'a d'abord parlé, tenu dans ses bras, nourri, habillé, et tu es devenu conscient de ton « moi » grâce aux autres.

Dans le processus de construction d'identité, la mémoire, le souvenir sont très importants. Sans mémoire, je ne peux pas parler, j'ai besoin de me rappeler des mots. J'ai besoin de me rappeler de toi, de ce que tu dis, de ce que j'ai fait hier, de ce que j'ai appris à l'école et ailleurs, de nos références communes. Mon identité se construit dans le temps, à partir de la mémoire. Et à partir de la mémoire, je peux commencer à savoir, à dire, à raconter qui je suis. Et qui dit raconter, dit « récit ».

PP C'est donc à partir de la mémoire, du souvenir et du récit que nos identités se construisent.

Ce n'est pas nous qui avons des souvenirs. Ce sont les souvenirs qui nous ont... Les souvenirs qui rendent possible ma capacité de savoir qui je suis.

C'est la capacité d'être une personne qui se souvient... qui fait de nous des humains

J'émerge, tu émerges, nous émergeons comme individu au sein de cet « autre social » qui nous précède, que nous n'avons pas choisi. Et en émergeant, je commence à construire le récit de qui je suis : je suis fils de... je suis né à... j'ai des frères et sœurs, des cousins, je parle le français, j'aime le fromage, je vais à l'école, je suis Alsacien.

Un autre penseur que j'apprécie et qui va dans cette même direction, c'est René Girard. Il évoque l'importance de l'imitation dans l'apprentissage et la transmission des langues et des connaissances. Comme j'ai dit, j'ai été très marqué par la manière dont mes petits-enfants ont appris à parler par l'imitation. **PP** Mais il n'y a pas que la langue qu'on imite. Souvent notre identité personnelle se construit en se calquant sur les autres, sur telle ou telle personne, sur tel ou tel comportement. (Il suffit de regarder la manière dont on s'habille et choisit ses vêtements).

Nous sommes des imitateurs incroyablement bien équipés, et notre imitation est « lancée » par ce que quelqu'un nous fait, ou fait pour nous, ou devant nous.

Nous désirons souvent selon le désir de l'autre. Je veux faire ce que tu veux faire. Je veux être celui que tu es. Ou négativement, je ne veux pas être celui que tu es.

Il suffit qu'ils proposent un modèle à nos désirs, une personne séduisante, qui prend visiblement du plaisir à l'existence, manifeste un certain enthousiasme, et nous indique plus ou moins subtilement que c'est la possession de *cette* voiture, ou l'immersion dans la vie sociale associée à *cette* boisson, qui leur a permis de devenir celui ou celle que nous voyons...

L'imitation est aussi liée à la question du mal et du péché. (J'y reviendrai).

PP Si le « moi » implique le « nous », le récit de notre identité implique l'appartenance (ou des appartenances) communautaires. Le fait d'appartenir à tel groupe, à telle communauté est aussi un élément important de « t'es qui ? ». T'es mâle, t'es femelle, t'es blanc, t'es noir, t'es français, t'es suisse, t'es américain, t'es musulman, t'es jeune, t'es vieux, t'es chrétien, t'es évangélique, t'es mennonite, t'es Rassemblement national, t'es la République en marche, t'es écologiste, t'es gilet jaune ??? Nos identités individuelles font souvent partie de multiples récits, de multiples groupes. Ces groupes contribuent à la construction de nos identités.

Les groupes auxquels nous appartenons cherchent—implicitement ou explicitement—à nous transmettre leurs valeurs, leurs convictions. Les groupes proposent des modèles de vie, de comportement à accepter et à imiter. Et ces modèles de vie sont aussi ancrés dans des récits, dans une histoire, dans une certaine manière de comprendre et d'expliquer le monde, l'existence. Pour un Français, il y a 1789, le 14 juillet, le 11 novembre, le 8 mai. Pour un Américain, il y a 1776, le 4 juillet, etc.

PP Toute identité implique un récit et une vie collective. Il y a mon récit à moi, et le récit des groupes auxquels j'appartiens. Tout groupe, toute société, chaque pays vit à partir de ses convictions, qui sont fondées dans l'histoire (dans le récit) du groupe. Et l'un des buts d'une société, d'un groupe, c'est de produire un certain type d'individu et une certaine forme de vie sociale, pour que le groupe survive et pour que les convictions se transmettent.

Quelques exemples : en France, l'école sert à enseigner une histoire, une histoire qui véhicule des valeurs : liberté, égalité, fraternité, laïcité. L'école française est là pour produire de bons citoyens français. L'école est une institution forte. J'ai vu nos enfants devenir Français à partir du moment où ils ont fréquenté l'école, école où ils apprenaient en même temps que leurs parents étaient un peu étranges.

Les structures économiques de notre société cherchent à produire de bons consommateurs pour acheter ce qui est produit. La conviction du marché libre met en place des structures et veut former un certain type d'individu. Donc, par la publicité, par des modèles très précis, on veut former les gens, leur donner certaines valeurs.

PP Depuis le siècle des Lumières et à partir de certaines convictions, la France cherche à créer un certain type de personne qui vit au sein d'un certain type de société. La France est le laboratoire qui veut produire un vivre-ensemble basé sur « liberté, égalité, fraternité ». Nous sommes, nous dit-on depuis notre plus jeune enfance, des individus rationnels, capables de prendre des décisions sans avoir besoin de tradition ou d'autorité hiérarchique. L'économie favorise l'initiative individuelle. Nous sommes formés, programmés pour être individualistes, pour nous occuper de nous-mêmes et pour être forts. Notre société produit, et cherche à produire un certain type d'individu au sein d'un certain type de société, et tout cela en fonction de certaines convictions. C'est drôle qu'il faille des structures lourdes et collectives pour produire des « individualistes ».

Quel lien avec la foi, avec le « grand récit » de la Bible ? Être chrétien, c'est entrer dans un récit qui va de la création à la nouvelle création. Être chrétien, c'est être convaincu que ce récit est le plus important et le plus vrai de tous les récits. Si Jésus est ressuscité, si Jésus est Seigneur, nous ne pouvons pas regarder ou comprendre le monde n'importe comment.

J'ai dit qu'une partie importante de notre identité nous est donnée, nous précède : la famille, le lieu de naissance, la langue qu'on parle, la culture qui nous environne. Et si nous avons grandi dans l'Eglise, une partie de l'identité chrétienne fait partie de nous. Tout cela nous façonne de manière profonde. **Mais** je n'ai pas voulu dire que nous n'avons aucun choix, que nous sommes totalement déterminé et conditionnée par tout cela.

Nous apprenons beaucoup par imitation, et nous imitons bien de choses, bien de personnes. Nous imitons les personnes belles, les personnes fortes, les personnes riches. Nous imitons les choix que la société nous propose, parfois sans trop réfléchir, sans réfléchir du tout. En termes théologiques, on pourrait dire que nous sommes conditionnés par le mal, par le péché, par l'idolâtrie de soi-même ou du groupe.

PP L'Evangile est un choix de vie, un choix de récit qui nous invite à laisser l'imitation de choses futiles et propose une autre manière de vivre : à la suite ou à l'imitation de Jésus. Non pas une imitation bête ou légaliste, non-réfléchi, mais une imitation, une vie de disciple en communauté à partir du grand récit.

Devenir chrétien demande un choix, une conversion. Mais ce choix n'est pas celui qui rejette tout simplement notre identité précédente, nos appartenances, les éléments multiples, les récits multiples qui nous ont façonnés. La conversion consiste à intégrer notre identité, notre récit dans un récit plus grand. Être chrétien, c'est savoir subordonner nos récits multiples de vie au grand récit de l'Evangile.

L'un des grands problèmes dans l'histoire de l'Eglise, c'est lorsqu'on utilise le langage du grand récit, mais en fait, c'est un autre récit qui prime et rend prisonnier l'Evangile. Lorsque les chrétiens blancs d'Afrique du Sud subordonnaient l'Evangile au récit d'apartheid, lorsque dans les années 1930-40, les chrétiens allemands ont subordonné l'Evangile au récit de Hitler, lorsque des évangéliques américains comprennent l'Evangile à la lumière du récit de D.T.

PP La conversion, c'est le choix du récit qui oriente notre vie. La conversion implique un point de départ, mais aussi un processus d'apprentissage. On peut décider de devenir chrétien, mais devenir disciple, devenir une communauté de disciples, façonnée par le grand récit, prendre le Christ comme modèle, c'est l'affaire de toute la vie, où Dieu accorde son Esprit.

C'est apprendre à se regarder, à nous regarder à partir du grand récit, plutôt que de regarder le grand récit à partir de mon récit, de notre récit culturel, racial ou national.

Prenons l'exemple de l'apprentissage d'une langue comme image de ce que j'essaie de dire. Et je vais plus précisément utiliser l'exemple de l'apprentissage d'une langue étrangère pour décrire l'apprentissage du grand récit. Pourquoi une langue étrangère ? Parce que nous avons tous une langue maternelle. Quand je suis arrivé en France il y a déjà bien longtemps, j'avais une langue maternelle. Cette langue s'accompagnait d'une culture, d'habitudes, d'une certaine manière de manger, certains gestes, d'une identité façonnée par l'histoire des Etats-Unis. Peut-être qu'on pourrait dire que la première culture à quitter, c'est le « vieil homme » décrit par Paul et la langue nouvelle, c'est revêtir le Christ. (Être Américain, c'est le péché originel, devenir Français, c'est la nouvelle naissance ?)

Apprendre le français, c'était déjà un choix conscient, ce qui n'est pas le cas de la langue maternelle. En apprenant le français, j'ai rapidement vu qu'il s'agissait plus que d'apprendre des mots. Les équivalences ne sont pas toujours exactes. « Cheese » et « fromage » ne sont pas la même chose. Apprendre le français, c'était aussi apprendre une nouvelle culture, une nouvelle histoire (un nouveau récit), de nouvelles choses à manger (des gestes), l'importance de se saluer, de dire bonjour (histoire Goshen).

Pour apprendre le français, j'ai vu que je ne pouvais plus regarder le monde comme un Américain qui ne parle que l'anglais. J'ai dû mettre des lunettes nouvelles, regarder le monde autrement. Apprendre des mots ne suffit pas, car qui dit langage ou langue dit aussi mentalité. Pour parler français, il faut penser autrement que ne le fait un Américain, il faut changer de mentalité. C'est aussi changer de récit. Sans le récit français, je ne peux pas comprendre la mentalité française, ni même la langue.

Mais ce n'est pas une affaire individuelle. Le récit implique toujours l'individu dans une réalité communautaire. Si je dois faire l'effort personnel, j'ai quand-même besoin d'une communauté pour parler français. Je ne peux parler que s'il y a d'autres personnes qui connaissent mieux le français que moi, qui ne sont pas des débutants, qui peuvent m'expliquer, me montrer, me permettre même de les imiter. Je ne peux pas apprendre le français et la mentalité française si je ne suis pas constamment entouré de personnes parlant le français et ayant la mentalité française. Apprendre un langage implique l'appartenance à une communauté qui partage ce langage, communauté qui a certaines valeurs qui se concrétisent dans sa vie commune.

J'ai aussi besoin de cette communauté qui m'apprend à parler français, qui me corrige, qui m'aide à faire des progrès, qui m'apprend le récit de l'identité française. **PP** Il n'y a

pas de langage possible en dehors d'une communauté qui le parle. On ne peut pas être chrétien tout seul, sans qu'il y ait une communauté qui porte le récit. Comme je ne peux pas apprendre le français sans une communauté qui parle français, je ne peux pas être chrétien sans une communauté qui m'apprend et qui m'aide constamment à revêtir une mentalité et une manière de vivre nouvelle.

Pour cela, le souvenir, la mémoire est fondamentale. Quelle mémoire structure notre identité de manière ultime ?? C'est pour cela qu'il faut bien connaître le « grand récit ». Combien de fois l'Écriture dit : n'oublie pas, souviens-toi... **PP** Et le geste suprême de notre foi, accompli en communauté, comporte la phrase « faites ceci en mémoire de moi ». La mémoire, le souvenir du Christ doit primer sur toute autre mémoire, doit éliminer tout élément de mémoire qui cherche à prendre la place du Christ.

Actuellement, des mouvements politiques cherchent à mettre la nation en première place : la France aux Français, America first, plus loin dans le passé « Deutschland über alles ».

Dans le grand récit, en réponse à la tour de Babel, où les peuples n'arrivent pas à vivre ensemble, Dieu appelle Abraham et Sarah pour former un peuple qui sera en bénédiction à toutes les familles de la terre. Cet aspect du récit trouve son accomplissement en Christ, dans le mur de la haine entre les peuples, brisé par la croix, dans la communauté où il n'y a ni juif ni grec. **PP** Si le grand récit nous intègre dans des communautés où il n'y a ni juif ni grec, ni esclave ni libre, ni l'homme et la femme, il fait aussi de nous des missionnaires, des porteurs d'un message dont notre monde brisé a tant besoin.

T'es qui toi ? Qui sommes-nous ? Quelle est notre mémoire, quelle est notre communauté, quelle est notre mission ?